

Le Canada Musical.

VOL 3]

MONTREAL, 1^{ER} FEVRIER 1877

[No. 10.]

LISZT AU PIANO.

— o —

Il s'assied, regardez sur son front pâissant
Le piecoce génie a gravé son empreinte,
Il allumie le feu de ce regard puissant
Où l'âme de l'artiste est peinte.
Son sourire à la fois mélancolique et doux
D'un charme inexprimable embellit son visage,
Comme luit un rayon en un ciel plein d'orage.
Il prélude, écoutez amis, recueillez-vous
Sous ses doigts inspirés la touche obéissante
S'anime et fait entendre une langue éloquente,
Langue passionnée et qui va droit au cœur,
Car elle en a jailli De l'improvisateur
La foule a partagé l'émotion croissante.
On entend éclater, dans ses savants accords,
De longs cris déchirants, d'impétueux transports,
Puis aussitôt l'expression plaintive
D'un chant suave et pur calme l'âme pensive.
Il frappe à coups pressés, le clavier frémissant
Il semble déchaîner, au gré de son génie,
Tout un ouragan d'harmonie
Poète, il l'a suivi dans son fougueux élan,
Il le dompte, et l'orage va au loin se perdant,
Puis voici revenir ces voix mystérieuses
Qui charment les douleurs rêveuses,
Nous bercent dans l'oubli, nous entr'ouvrent les cieux
Liszt captive l'oreille, il fascine les yeux.
Que j'aime de ces traits le changeant caractère,
Où l'enthousiasme brûlant
S'allie avec le sentiment !
De son regard profond, caressant ou sévère
Mon avide regard ne se peut détacher,
Je ne sais ce que je préfère
De voir Liszt ou de l'écouter

T. W

— o —

AUTOBIOGRAPHIE

D'ADOLPHE ADAM.

(Suite)

— o —

Les révolutions ne sont pas favorables au théâtre, celui de l'Opéra-Comique en ressentit l'influence. Ducis fit faillite, et d'autres faillites succédèrent à la sienne. La salle Ventadour semblait maudite. Les Nouveautés manquèrent aussi et les Comédiens de l'Opéra-Comique se mirent en société et allèrent exploiter la salle de la place de la Bourse. Le choléra éclata au mois de février 1832. Le premier cholérique, frappé d'une attaque subite dans la rue, était déguisé en polichinelle, et c'est sous ce costume qu'il fut porté à l'Hôtel-Dieu. Il expira dans le trajet.

J'avais épousé la sœur de Laporte, directeur de Covent-

Garden, à Londres. Mon beau-frère nous proposa de venir le trouver. Les affaires étaient nulles et impossibles à Paris, j'acceptai avec empressement l'offre qui m'était faite. Laporte avait alors une très-belle position à Londres. Directeur d'un théâtre très-important, co-directeur avec Cloup et Pélissier du théâtre français dont il était un des acteurs favoris, sa maison de Londres et son cottage à Whamley étaient on ne peut plus agréables. Je ne savais pas un mot d'anglais et j'eus quelque peine à apprendre la langue. Je la lisais assez facilement au bout de quelques mois, mais j'avais la plus grande difficulté à comprendre ce qu'on me disait. J'étais malade et mon médecin, le docteur Lubollinage, qui parlait fort bien français, m'indiqua le pharmacien où je devais aller chercher quelques drogues. Ce pharmacien ne savait pas un mot de français, j'essayai de mon anglais. Il me comprit à peu près, mais il me fut impossible de rien comprendre à sa réponse. Je ramassai alors dans ma mémoire tout ce que je savais de latin, et malgré la différence de prononciation, nous nous entendîmes à peu près. Cependant comme nous étions fort mauvais latinistes l'un et l'autre, nous ne faisons que recouvrir nos idiotismes de mots latins, et il s'ensuivait plus d'un quiproquo, ainsi un jour on me donnant une boîte de pilules, mon pharmacien me fit cette recommandation *Capiendum tota nocte*. Je fus un peu effrayé de l'idée de passer la nuit entière à avaler des pilules. J'allai confier ma crainte à Lubollinage qui m'expliqua que le latin n'étant que le mot à mot de la tournure britannique, voulait dire *A prendre chaque soir*.

Mason, directeur du King's théâtre avait engagé Nourrit, Levasseur, Damoreau et Mme Damoreau pour jouer en français *Robert le Diable* alors dans toute sa nouveauté Meyerbeer vint pour les répétitions. Il fut enchanté de l'orchestre à la lecture.

—C'est très bien, dit-il, avec sept ou huit répétitions pour les nuances, cela ira à merveille.

Mais il apprit que les nuances étaient chose inconnue à cet orchestre, le meilleur de Londres, et qu'on ne faisait plus qu'une seule répétition. Il quitta Londres le soir même, sans attendre la représentation. L'ouvrage réussit médiocrement. Nourrit (avec sa voix nasale) déplut complètement. Les Anglais crurent que l'organe envié qu'affectait Levasseur dans le rôle de Bertram était sa voix ordinaire et ils comprirent nullement le mérite de l'artiste. Mme Damoreau fut jugée comme n'ayant aucune espèce de voix. Tout le succès fut pour son mari, chargé du rôle de Raimbaud et pour Mlle Hennefetter qui jouait Alice.

Quelques années plus tard, Mlle Rachel vint jouer avec une demoiselle Larcher qui jouait les confidentes au Théâtre français et c'est cette dernière qui eut tout le succès.

Il ne faut pas trop nous moquer de ces méprises de la part des Anglais, car lorsque leurs acteurs vinrent à Paris, tout le succès fut pour Abbat, comédien très-médiocre, Macready ne produisit aucun effet et parmi les femmes on ne remarqua que miss Smithson, que son accent irlandais avait toujours rendu antipathique à ses compatriotes. Il faut dire que l'accent irlandais est pour les Anglais ce que l'accent auvergnat est pour les Français.

Quand je sus un peu d'anglais, Laporte me fit faire deux opéras pour Covent-Garden *His first Campaign*, en deux actes et *the Dark Diamond*, en trois actes. Le premier réussit beaucoup, et le second ne fut joué que trois fois. J'ai remplacé la musique de ces deux ouvrages dans plus d'opéras donnés depuis à Paris.

Je retrouvai à Londres deux camarades de collège, de Lavalette et d'Orsay. Le second me présenta à sa belle-mère lady Blessington, qui me donna à mettre en musique une ballade de sa composition *the Eolian harp* que je fis graver à Londres.